

Dépendance et indépendance

Andrée Benoist

Volume 7, Number 1-2 (37-38), January–April 1965

1837-1838

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30027ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Benoist, A. (1965). Dépendance et indépendance. *Liberté*, 7(1-2), 126–129.

Dépendance et indépendance

Les batailles de 37-38 s'étant soldées par un échec, les Patriotes, de Révolutionnaires qu'ils pouvaient espérer être devenaient tout simplement et à jamais des Rebelles... Cette "irréussite" fut, il va sans dire, la conséquence de tout un ensemble de facteurs malheureux que les historiens ont fort bien su mettre en évidence. Mais l'explication est-elle suffisante? Hubert Aquin a montré que les raisons matérielles, économiques, stratégiques et autres ne pouvaient à elles seules rendre compte de l'échec; que d'autres facteurs, plus subtils mais aussi pernicieux l'avaient amené, et qu'il fallait aussi le comprendre comme l'objectivation d'une disposition intérieure collective à la défaite. Quelque hasardeuse que puisse être la psychanalyse rétrospective de tous ces morts, elle est possible à condition de l'appuyer sur des faits collectifs, des documents individuels significatifs.

Les résolutions adoptées à l'Assemblée de Saint-Ours, le 7 mai 1837, furent la première expression populaire du mécontentement. Mais l'indignation sourd, elle n'explose pas: on insiste sur la bonne volonté, l'esprit de soumission dont on a fait preuve jusqu'alors "le peuple de ce pays a longtemps attendu justice de l'administration coloniale d'abord, du gouvernement métropolitain ensuite, et toujours inutilement" (1); on refuse d'obéir plus longtemps à un gouvernement d'oppression, mais on propose simplement de s'abstenir de consommer les articles importés; on fait appel à l'énergie de chacun et à la Providence "ne nous regardant plus liés que par la force au gouvernement anglais, nous lui serons soumis comme un gouvernement de force, attendant de Dieu, de notre bon droit et des circonstances un sort meilleur,

(1) "Les Evénements de 1837-38" de L.N. Carrier — Québec 1877 p. 38.

les bienfaits de la liberté et d'un gouvernement plus juste" (2); on se repose sur la possibilité d'aide d'un pays voisin (les Etats-Unis), mais on ne songe pas à une organisation générale et systématique. Finalement, on choisit de se rallier autour d'un seul homme "marqué par Dieu, comme O'Connell, pour être le chef politique, le régénérateur d'une nation" (3), figure paternelle incarnant l'Autorité et à laquelle on confie une tâche à accomplir. Ce que révèlent donc ces résolutions, c'est une attitude générale défensive, et non pas offensive: on veut la cessation d'une oppression, cette cessation *doit* se produire, mais on ne songe pas aux modalités d'exploitation de la victoire.

Et d'ailleurs, on ne songe même pas à la victoire tout court. Lorsque celle-ci se produit, à Saint-Denis, le 23 novembre 1837, c'est, rapidement, le désarroi: les chefs ont disparu, tués, suicidés ou enfuis ("les chefs, les chefs, où sont les chefs?") et remontent à fleur de peau la crainte, le pessimisme, l'inquiétude, le manque de confiance; le gouverneur Colborne s'emploie à émettre des mandats, la Rébellion n'est plus qu'"une résistance à l'arrestation" (Chanoine Groulx).

Les prisons sont pleines, les patriotes sont exilés ou meurent, et, avant de mourir, ils écrivent des lettres d'adieu dans lesquelles ils prônent la résignation à Dieu "...nous sommes nés pour souffrir, c'est un sacrifice de plus à offrir à Dieu et qui servira à nous obtenir plus de mérites auprès de lui." (4). Ils s'accusent d'avoir désobéi à l'Eglise et font ouvertement leur *mea culpa*. "Vous avez vu comme je me suis comporté, que j'ai négligé ma religion, que je n'ai donné que presque le mauvais exemple à vous autres mes chers enfants et presque à tout le monde. Ce qui est peut-être la cause que je vais perdre la vie sur l'échafaud, au lieu que si j'avais observé notre Sainte Religion tel que tout chrétien peut-être est obligé de le faire, je ne serais peut-être pas obligé de quitter pour toujours une Epouse et cinq enfants chéris dans le bas-âge." (5). Sur l'échafaud même, "MM. Roupe, Fellon et Larreau, Prêtres du Séminaire, assistèrent ces infortunés dans

(2) L.N. Carrier, *op. cit.* p. 39.

(3) "Les Patriotes de 1837-38" de L.O. David — Montréal 1884 p. 12.

(4) Lettre de Cardinal.

(5) Lettre de Sanguinet.

le moment fatal. Tous sont morts en condamnant leur conduite publiquement..." (6)

Plus de dix ans après les Evénements, on assiste à toute une série de reniements, de rétractations. Le Dr O'Callaghan écrit, en juillet 1852... "Quant à nous, mon ami, nous fûmes les victimes et non les conspirateurs, et, serais-je sur mon lit de mort, je déclarerais devant Dieu que je n'avais pas plus d'idée de mouvement ou de résistance, quand je laissai Montréal pour me rendre sur les bords de la rivière Richelieu avec M. Papineau, que j'ai maintenant celle de devenir évêque de Québec". F.X. Prieur, qui avait été exilé aux Bermudes, écrit dans son ouvrage "Les Soirées Canadiennes" de 1864 "J'offre à Dieu mes malheurs comme expiation; à mon cher pays je les offre comme preuve de l'amour que je lui ai toujours porté et que je lui porte encore. Les lignes qui précèdent feront voir, au peuple et aux jeunes gens, le danger des entraînements d'un patriotisme qui ne raisonne pas, aux gens qui commandent dans un âge avancé, toute la responsabilité qui pèse sur ceux qui poussent aux soulèvements populaires." La plus célèbres de ces rétractations est celle de l'abbé Chartier, dont nous citerons uniquement le dernier paragraphe "pour conclusion, je désavoue pleinement et entièrement le passé; je rétracte, sans restriction, tout ce que j'ai pu dire ou faire à l'appui des mouvements de 1837..." etc... Des fils de Patriotes, se disant parler au nom de leur père, prennent la plume pour "désapprouver et condamner absolument" leur participation à la révolte. Citons enfin l'épithète de F.B. Hamelin qui, accusé du meurtre de Walker s'était enfui aux Etats-Unis puis au Chili où F.B. Singer, également canadien, recueillit ses souvenirs, assista à sa mort et l'enterra: "O mes bien-aimés compatriotes fuyez les séditions; soutenez vos droits, cela est juste, mais soutenez-les par des moyens qui ne vous mettent pas dans la triste alternative de choisir entre la mort et l'exil. Ne vous laissez jamais entraîner par les discours incendiaires d'orateurs qui cherchent moins votre bonheur que le moyen de s'élever aux honneurs en se servant de vous comme de marche-pieds. Fuyez donc la révolte, car la rébellion conduit à l'exil ou à l'échafaud" (7).

(6) "La Rébellion de 1837 à Saint-Eustache" de C.A.M. Globensky Québec 1883 — p. 111.

(7) "Souvenirs d'un exilé canadien" de F.B. Singer — Montréal 1871.

Ainsi, cette Révolte (qui ne dura que quelques semaines...) tourna court. Les Patriotes n'ont pu aller jusqu'au bout, car la suprême résistance était en eux, et ils ne pouvaient la vaincre. De quoi était faite cette résistance intérieure? D'inertie, de manque d'initiative, de résignation, d'incertitude de soi, autrement dit d'une incapacité d'affronter par soi-même l'adversité, et surtout du besoin, pour exister, d'une Autorité devant laquelle se soumettre, à laquelle obéir, pour laquelle exécuter. En l'absence d'une telle Autorité, c'est l'effondrement, et la recherche aussitôt d'une autre figure à qui se délèguer soi-même, en l'occurrence l'Eglise, d'où la facilité avec laquelle les Patriotes se désavouent, s'accusent, se disent responsables.

C'est donc l'inaptitude foncière à l'affirmation de soi, et l'attitude obscure à l'échec. C'est, typiquement, la personnalité dite dépendante, engendrée par des situations historiques bien spécifiques dont le mode extrême est la colonisation.

Cette faiblesse collective, les événements de 37-38 nous la révèlent de façon indiscutable. Mais ils nous montrent aussi que, pour la première fois, cette situation de dépendance est véritablement éprouvée comme telle: il y a donc eu, dans l'âme collective, une prise de conscience: c'est là une leçon dont l'importance, loin d'être épuisée, se renouvelle de jour en jour.

Andrée BENOIST